

ROGER BÉTEILLE

La Pomme bleue

Une famille paysanne déchirée
au tournant des années 1960.

ROUERGUE

Présentation

Dans le petit village de Campels, Alain court les prés, le chien Lion sur ses talons. Son grand-père Antoine Nouvel lui témoigne une inlassable et profonde affection. Auprès de ce vieil homme, viscéralement lié à la nature, l'adolescent apprend l'amour des arbres. Mais les temps changent. Le père d'Alain s'équipe d'un tracteur, envoie l'ancien troupeau à l'abattoir et modernise la ferme. Au tournant des années soixante, tous pressentent qu'ils se trouvent face à un changement majeur. Certains se demandent si la révolution agricole ne va pas bouleverser leurs existences davantage que la guerre. Ces déchirures atteignent profondément Antoine. Alors que sa fille et son gendre restent aveugles sur ses peines, son petit-fils ressent intimement la souffrance du vieil homme dont on détruit le paysage aimé, construit à force de patience. Lié à Antoine par une attirance instinctive pour ses façons de penser et de faire, subjugué par la puissance de caractère de son père qui lutte pour s'arracher à sa condition de paysan, Alain va longtemps chercher sa voie.

Ce roman d'éducation, qui est aussi le roman de l'exode rural et du retour à la terre, est un texte majeur dans l'œuvre de Roger Bêteille. Il restitue avec une rare puissance l'histoire d'une génération.

Né en 1938 dans un milieu rural, **Roger Bêteille** est aujourd'hui professeur honoraire de l'Université de Poitiers. Géographe, spécialiste du monde rural et de l'agriculture, il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages universitaires ou grand public, ainsi que de plusieurs romans de plus en plus remarqués. Son œuvre romanesque, fortement enracinée en Rouergue, mais très diversifiée, est tantôt intimiste, tantôt tendue par une intrigue puissante, par une saga personnelle ou familiale. *Noces bourgeoises*, son dernier roman (2009), a reçu le prix Pierre Benoit de l'académie des arts, lettres et sciences du Languedoc

Du même auteur

Romans

- Noces bourgeoises*, Rouergue, 2009
(Prix Pierre Benoit de l'Académie du Languedoc, 2010)
Retour à Malpeyre, Rouergue, 2009
La Rivière en colère, Rouergue, 2008 (Prix Salon du livre-net 2009)
La Maison sur la place, Rouergue, 2007 (prix Panazo, 2008)
La Chambre d'en haut, Rouergue, 2006
Clarisse, Rouergue, 2005 (prix Lucien-Gachon et prix de la ville de Thouars)
Le Mariage de Marie Falgoux, Rouergue, 2004 (prix Émile-Guillaumin)
Les Chiens muets, Rouergue, 2003
Souvenirs d'un enfant du Rouergue, Hachette Littératures, 2002
Le Parisien, Rouergue, 2002
L'Orange aux girofles, Rouergue, 2001 (prix Mémoire d'oc, 2001)
Fortune lointaine, Hachette, Rouergue, 1987
Sel rouge, Rouergue, 1986
Les Fiancés de la liberté, Hachette, 1986

Essais

- Éros en Rouergue*, Rouergue, 2003
L'Aveyron au XX^e siècle, Rouergue, 1999
La Chemise fendue, Rouergue et Petite Bibliothèque Payot, 1987

Photographie de couverture : © Brooklyn Museum/Corbis

ROGER BÉTEILLE

La Pomme bleue

roman

ROUERGUE

« Le bonheur, à vrai dire, est toute la sagesse,
Et rêver est tout le bonheur. »

Charles Nodier,
Poésies. Le Fou du Pirée.

Première partie

ANTOINE NOUVEL

1

Antoine et Antonine. Antoine et Antonine Nouvel, mon grand-père et ma grand-mère. Faits l'un pour l'autre comme leurs prénoms.

Elle, grande, droite, des cheveux tirés en chignon, piqué de deux ou trois grosses épingles à tête minuscule en fausse perle ambrée. Rien que du noir. Du beau noir ! Seulement quelques fils gris, très fins, imperceptibles pour moi. Un fin visage régulier de camée, mais de camée fripé, Antonine.

Lui, une taille élevée, des épaules de vieux semeur de blés et de faucheur émérite. Et un casque de blancheur drue, sur des traits énergiques, qui surmonte un regard que peu soutiennent. Mais quand ces yeux un peu durs se posent sur moi, ils sont doux tout à coup. Je pense souvent que la tête de mon grand-père, avec sa crinière aplatie, ressemble à celle d'un tigre albinos du Gobi, dont j'ai lu la description dans le *Petit Larousse illustré*, offert par Antonine pour ma proche entrée en sixième. Un animal noble, qui serait patient comme un gros chat ou terrible si on le cherche...

– Alain a une voix ! a dit Antonine quand j'avais six ans.

Elle m'a appris *Le Temps des cerises* et *Les Roses blanches* ; d'autres airs aussi, célèbres, qu'elle m'a fait chanter à tous les repas de famille, comparables à celui qui nous réunit ce dimanche de la fin d'août 1960. Depuis quelques mois, parce qu'elle a cru que des mots d'amour plus ou moins langoureux ne seraient pas déplacés

dans la bouche d'un enfant de dix ans et demi, elle m'a initié au répertoire de Tino Rossi. *Ô Catarinetta bella...* Mais qu'on n'imagine pas ma grand-mère midinette ! J'ai en fond du paysan sérieux, du rustique : les *Blés d'or* ou *Montagnes Pyrénées*.

Antonine s'en est allée, il y a exactement douze jours, au bout d'une quinzaine de maladie mystérieuse. L'urémie.

– Mon pauvre Alain, ils m'ont tout interdit ! Je mange que du bouilli, sans sucre ni sel. Des pêches bouillies, les poires hâtives d'Antoine bouillies ! C'est pas bon, je t'assure !

Ce dégoût, des joues blêmes, des doigts déformés serrant le vide, une respiration lourde d'une extrême fatigue m'ont étonné, beaucoup plus qu'inquiété car je n'avais jamais pensé qu'Antonine puisse disparaître.

Un matin, on m'a fait sortir de la maison. On m'a envoyé chez des voisins. J'ai compris que c'était grave. J'ai chanté *Les Roses blanches*, parce que c'est une chanson mélancolique et que la malade l'adorait.

– Tais-toi ! m'a ordonné la femme qui était chargée de me tenir à l'écart de l'air irrespirable de la mort.

Le lendemain, c'était le quinze août. La grande fête de la Vierge. La joie rayonnante de l'Assomption. La nouvelle de la disparition d'Antonine Nouvel a figé l'église. Ma grand-mère, qui était plutôt de tempérament gai, a tué la félicité mariale dans l'œuf. Peut-être parce qu'elle rappelait ainsi involontairement à tous la fragilité de la vie, nul ne lui a marchandé sa sympathie émue. On s'est bousculé à ses obsèques.

Je connais la succession des repas qui, dans nos campagnes, sont associés aux coups de faux de la camarde : au retour du cimetière, pour la neuvaine, pour l'anniversaire, un an plus tard. Pour avoir participé à plusieurs de ces agapes dans notre parentèle, j'ai même une vision assez réaliste des sentiments qui s'attachent à chacun d'eux : le chagrin et la certitude qu'on ne pourra pas vivre sans le disparu pour le premier ; une tendance à la résignation pour le second ; un souvenir navré, virant parfois à l'oubli, pour le troisième.

Nous parvenons à la fin du repas de neuvaine : du fromage de Roquefort et de Laguiole, puis des îles flottantes. Du classique, familial et roboratif. Aujourd'hui n'est pas un jour à se gaver de

choux à la crème, qui s'accordent à plus de fantaisie, à celle des noces, par exemple.

La conversation a roulé sur beaucoup de sujets, comme si on s'autorisait à ignorer en partie la peine confuse qui rassemble une grosse trentaine de convives. Mais chacun s'est tenu, même les cousins lointains, qui n'étouffent pas de tristesse ; pas d'éclats, pas de rires bruyants.

Mon grand-père est au milieu de la table, comme d'ordinaire quand la gent Nouvel se réunit. Je me trouve en face de lui, un peu sur la gauche et je suis les mouvements de ses yeux depuis le début de ce banquet si particulier. Ils accompagnent les déplacements de sa fille, qui a décidé d'occuper la chaise de sa mère, juste en face de lui.

Comme le faisait Antonine, elle ne cesse de se lever pour servir, puis elle se rassied un instant. Quand la place de la morte est vide, il fixe le haut dossier longuement. Puis, lorsque maman revient, il sursaute et il fait le tour de la tablée, feignant de savoir qui parle et ce qui se dit.

Je devine qu'Antoine ne voit personne. Ou, s'il remarque les lèvres qui articulent des banalités, il n'entend rien, dans une espèce d'indifférence, de repli sur lui-même.

Soudain, je suis effrayé par la solitude de mon grand-père. Elle crève le brouhaha. Elle m'accable. Je voudrais vainement lui venir en aide. J'étouffe d'impuissance.

Antoine Nouvel considère maman et papa, sa sœur et son rustaud, les cousins germains, les cousins qui ne reçoivent que la saucisse grise¹. Mais il ne trouve pas de secours, face à l'immense absence qui a occupé toutes ses pensées depuis douze journées et qui se ravive parce qu'il pressent qu'après les îles flottantes les esprits vont s'ébrouer, secouer la mélancolie de circonstance, comme un chien trempé se sèche en expulsant de ses poils des giclées de gouttes d'eau.

– Avant le café, tu pourrais crier² un *Pater* pour Antonine, demande-t-il à maman.

1 Saucisse à base d'abats, offerte aux parents les plus éloignés lors du sacrifice du porc familial.

2 Réciter.

Nous nous levons. Les femmes ronronnent la courte prière. Les hommes se raidissent, lèvres serrées, mais certains prient avec sincérité. Je n'ouvre pas la bouche, mais je chante dans mon intérieur pour Antonine Nouvel. Le couplet le plus triste des *Roses blanches*.

Un silence bref et ambigu : une ultime émotion, déjà pour certains la légèreté des idées ordinaires, qui se précipitent comme un flot enfin libéré... Avant un bon jus, sait-on qui pense quoi ?

– Y faudrait aller pisser maintenant ! réfléchit à haute voix quelqu'un qui ne possède pas de toilettes chez lui, et qui même quand il en aura se délectera toujours à arroser une haie.

– Allons-y ! Je vous montrerai le McCormick ! s'enthousiasme papa.

Antoine le fusille des prunelles. C'est un de ces instants où il se félicite d'avoir gardé de la distance à l'égard de son gendre, bien qu'il ne se soit jamais opposé à lui avec violence.

– Viens. Lagnac a du monde. Impossible d'échapper au tracteur ! Suivons.

Antoine ne se trahit devant moi que très rarement. Qu'il ait voulu ignorer, à cette seconde, que le mari de sa fille se prénomme Frédéric, me crie son irritation. Quitter avec tant de hâte le souvenir chaud et enveloppant d'Antonine pour l'engin neuf m'a remué moi aussi. En escortant la troupe des paysans curieux, je respire mal, en proie à une gêne confuse.

La silhouette vigoureuse de papa tangué au milieu des autres. Il n'a pas bu plus que de raison. Mais sa démarche est saccadée par des sortes de tics des épaules. Il marche très vite, il entraîne ses compagnons, impatient d'arriver devant le hangar.

De dos, Frédéric Lagnac ne cèle rien de sa nature. Il est carré de stature, un peu trop tassé sur lui-même pour prétendre à une élégance naturelle. Mais ses muscles qui tendent le veston, ses gestes amples, les invites qu'il distribue en marchant lui donnent une chaleur communicative, une vitalité obstinée. Je ne distingue pas bien ses phrases, mais ses bras mobiles brassent des certitudes et sans doute des projets, à l'intention de nos parents, dont certains sont moins hardis que lui.

La petite troupe nous précède de quelques mètres. Antoine a posé sa main un peu parcheminée sur ma tête et il commence

une sorte de massage affectueux, qui s'interrompt à plusieurs reprises pour se transformer en une brève étreinte, dans laquelle je sens de la fermeté et une infinie tendresse. Je frissonne. Comment le vieil homme peut-il toujours trouver un geste qui me plaît tant ? Jamais papa ne semble penser à ce genre de caresse rugueuse.

– Laisse aller, Alain ! Le McCormick, nous on connaît !

Je ne cherche pas à défendre la merveille mécanique, peut-être parce que mon père m'a formellement interdit de grimper dessus. Pour tout dire, je préférerais notre premier tracteur, qu'il avait acheté il y a quatre ou cinq ans, mais qu'il a voulu remplacer parce qu'il l'accusait de faiblesse de constitution. Je l'aimais bien, moi ! Nanti de ses deux petites roues jumelées à l'avant, il virevoltait avec une légèreté de danseuse au bout du sillon ouvert ou dans les prés à faucher.

Cette bête-ci est pesante, trapue. Elle suggère une puissance à tout arracher. Sa proue anguleuse est longue, offrant sans doute au conducteur la sensation de dompter une force que lui seul sait maîtriser.

Les deux phares annoncent que Frédéric Lagnac pourra travailler toute la nuit, s'il le désire. Effacée l' ancestrale sujétion du paysan au crépuscule, puis à l'obscurité, faite pour le repos et le sommeil ! Une perspective formidable pour les journées toujours trop courtes des moissons...

La paire de grosses châsses, dont les réflecteurs envoient sur les arrivants la luisance du neuf, les éblouit. Elle les fascine, tels les globes oculaires à l'immobilité inquiétante d'un reptile.

La tôle rouge vermillon resplendit. Papa n'y tolère pas un atome de boue séchée ou de poussière. Sans le deviner, il se fait le fourrier de la marque venue d'Amérique. Le McCormick lustré exerce une séduction froide et mystérieuse, qui va remuer chez les invités des envies secrètes, peut-être une jalousie confuse à l'égard de mon père et la tentation irrépressible de l'imiter.

La douzaine d'hommes fait cercle, Antoine Nouvel et moi en seconde ligne. Un silence peuplé de cogitations fuyantes emplit le hangar. Face à un engin aussi attirant pour chacun de ces paysans, parler c'est révéler ses inhibitions ou ses ambitions les plus intérieures.

– C’est un cinquante chevaux ? demande en hésitant un cinquantenaire qui crève à petit feu sur une ferme pas plus grande qu’un timbre-poste.

– Oui. Cinquante. Je croyais pas que tu t’y connaissais en tracteurs ! ironise papa, pour qui le questionneur ne pourra jamais se dépêtrer de sa condition besogneuse.

– Qui regarde pas les péteurs aujourd’hui ? philosophe l’impécunieux, étranglé par l’exiguïté de son bien.

– *Macarel*, Lagnac, tu t’es pas mouché sur la manche ! On voit qu’il y a de l’argent vieux¹ chez vous, attaque un sanguin, pressé de jeter sa vérité et convaincu qu’il formule l’opinion générale.

– L’argent vieux... J’en ai pas vu beaucoup, corrige mon père, en posant tout à coup une main sur le long capot comme s’il lui fallait le défendre.

– Vous n’avez pas très grand. Pour quinze hectares, tu auras trop fort avec tes cinquante chevaux, juge le cousin envieux.

– C’est à voir...

Papa fixe la petite assemblée. Il temporise. Malgré la remarque critique de son interlocuteur, il décide de ne pas lui voler dans les plumes par une réplique bien ajustée. Car il sent que tous ces paysans l’admirent, *in petto*.

– Tu as trop petit pour acheter si fort, récidive le grincheux.

– Si on a petit, il faut avoir fort pour faire vite.

Le type est mouché. Il se tait, en jetant un regard interrogatif au reste des participants à la neuvaine. La dernière phrase de mon père a claqué d’autorité et de certitudes. Elle me subjugue. Je la répète mentalement. Dans ma tête, elle prend doucement valeur d’axiome paysan.

Tout à coup, papa se hisse sur le siège, les mains au volant. Il met le moteur en marche. Le ralenti est somptueux, avec des roulements de basse. Frédéric Lagnac sait comment agir pour impressionner les autres. Il ne faut pas accélérer. Pas faire rugir les pistons. Seulement laisser leur tempo calme envahir les oreilles, enserrer les cervelles pour les persuader que son choix est bon, qu’il est le meilleur parce qu’il se montre un précurseur hardi.

1 Des économies.

Il coupe brusquement le contact et il replace la clé dans sa poche, montrant ainsi qu'il est le seul maître de la formidable machine. À nouveau le silence, son effet de surprise, la nécessité pour chacun d'organiser ses idées, alors que le bourdonnement permettait à l'esprit de se vider pour seulement écouter.

– Cinquante chevaux, vous y viendrez tous dans cinq ou six ans. Je les conseille à ceux qui n'ont pas encore de tracteur, plutôt que de commencer par un tacot faiblard. Pour ceux conduisant une pétrolette, à eux de voir ! ironise-t-il, en jaugeant ses semblables plus timorés que lui.

– Facile à dire, quand on sait combien coûte ton McCormick ! s'énerve à nouveau le rougeaud.

– Le Crédit Agricole te prêtera.

– Le Crédit... Fais gaffe, Frédéric ! Tu traîneras bientôt autant de dettes qu'un chien de puces et tu dormiras plus !

– Tè frappe pas ! Je dors comme un plomb. Mais je voudrais surtout traîner le train de culture qui va avec ce cheval-là, proclame Lagnac en flattant à nouveau la tôle rouge.

– Un train ? grommelle l'autre.

– Tout ce qui me permettra de tirer parti des cinquante chevaux : des charrues trisocs, une faucheuse portée, un semoir, un pulvérisateur, des remorques, une tonne à eau.

– N'en jette plus, Frédéric ! persifle le contempteur, embrumé par le dépit.

– Il faut savoir si tu es pour ou contre le progrès, tranche papa, l'air condescendant.

Le progrès... Le grand mot est lâché ! Combien de discussions interminables et passionnées ai-je déjà entendues sur ce sujet, à la foire, à l'auberge ou au cours d'une veillée, à brasser des idées, des affirmations définitives, des chiffres et des mots ?

Les silhouettes bougent d'un pas, se coagulent selon leurs opinions ou leur portefeuille : les zéloteurs de la motorisation près de Frédéric Lagnac, les hésitants en face. Les visages se sont imperceptiblement crispés, parce que chacun pressent que la conversation va retentir profondément en lui, comme le bâton touille la lie au fond de la barrique dont on veut connaître les réserves. La dèche des petits sera une fois de plus soulignée, les espoirs fous des moyens paysans ambitieux comme papa seront formulés avec

véhémence, tandis que l'unique gros de notre famille comptera les points dans un mutisme tranquille.

Les débatteurs ne font attention ni à Antoine Nouvel ni à moi. Entre eux et nous, la cristallisation par affinités a ouvert une espèce de tranchée d'air étouffant et d'indifférence. Le vieil homme les considère avec des yeux éteints. Maintenant, il est sûr qu'ils ont tous oublié Antonine.

Comme au cours du repas, je voudrais l'aider à surmonter sa déception et sa solitude, mais je reste paralysé. Lui parler d'elle au milieu du brouhaha de la discussion ? Lui prendre la main, l'entraîner vers la maison ? Je me rapproche seulement de lui. J'appuie ma tête contre sa hanche pour qu'il me caresse les cheveux.

– Lagnac, tu veux faire la course avec le progrès, mais un jour tu seras dépassé ! éructe quelqu'un, sans doute exaspéré par la confiance inébranlable de mon père dans l'avenir.

– Je grandirai avec le progrès. Je louerai des terres si mes quinze hectares suffisent pas, assure celui-ci.

– Tu y laisseras la peau, c'est sûr, prédit l'autre sombrement.

– Toi, tu crèveras dans ta routine, c'est encore plus sûr ! s'emporte papa.

C'est le point culminant de l'escarmouche. Ensuite, elle retombe comme un *fars*¹ tiré trop vite du four. Elle languit, certains se rappelant peut-être qu'ils sont tous parents et qu'ils ne doivent pas se disputer le progrès comme les chiens tiraillent un os commun.

– Maintenant, montez boire, propose Antoine, sur un ton désabusé.

La petite agora paysanne se disloque en marmonnant, puis tangué dans la cour. On voit les deux bœufs d'Aubrac à l'herbe dans le pré clos qui leur est réservé. Antoine Nouvel leur destine un bref regard pour constater que tout va bien, mais aussi parce qu'il ne renonce jamais à évaluer leur puissance et leur beauté racée, à contempler le coup de charbon sur leur croupe qu'il aime tant et leurs cornes exactement faites pour le joug.

Ces deux bêtes sont sa fierté absolue. Combien de fois l'ai-je entendu leur parler comme si elles étaient douées d'entendement

1 Sorte d'omelette aux herbes, cuite au four.

humain ? Combien de fois l'ai-je vu souffrir avec elles dans un passage difficile, la peur aux tripes, les soutenant d'un murmure, attentif à chacun de leur pas en les voyant arc-boutées sur le timon du char ?

Parfois, lorsque le terrain est plat et que le chemin file droit devant, je suis autorisé à conduire l'attelage, aiguillon à la main. Ou bien, à l'arrêt, au cours du chargement des foin, je l'évente à l'aide d'un rameau feuillu, pour chasser les taons. En suivant l'imperceptible mouvement des globes oculaires mordorés, je crois alors y lire de l'indulgence et l'acceptation placide de mon autorité.

– Tu mènes comme un bouvier à trente mille francs par an, me félicite Antoine, extraordinairement heureux de constater cette sorte de complicité naturelle entre son petit-fils et les deux animaux.

Les femmes interpellent leurs hommes pour les presser de regagner leur domicile commun. Celui qui a émis des doutes sur l'utilité du cinquante chevaux rumine toujours ses raisonnements vains. Une envie lui vient : s'il sondait le vieux ?

– Antoine, tu engraisse des bœufs de Pâques ? raille-t-il.

– Achève ton idée, exige mon grand-père, sans élever la voix, mais avec un éclat brusque dans ses prunelles.

– Le McCormick va tourner tes aubrac en rentiers. Tu les garderas pas longtemps fainéants, à raser leur pré. Ils finiront comme je te dis : des kilos et des kilos de filet premier choix.

– Des types entretiennent des maîtresses, moi des bœufs dans un *pradel*¹... C'est pas toi qui vas me l'interdire ! se cabre Antoine Nouvel.

– Ils bouffent comme quatre vaches laitières ! Frédéric te l'a pas fait remarquer ?

– Non. Pas encore !

J'ai deviné la violence qui se cache derrière le ton froid de la répartie. Le trublion aussi. Il s'éclipse pour rejoindre les traînants.

– Cousin de rien ! Me jeter ça à la figure le jour de la neuvaine d'Antonine. Il pouvait rester chez lui... gronde Antoine.

1 Petit enclos, dans lequel on parque les animaux qu'on veut avoir à proximité.

Ses traits se tendent, On croirait que le sang s'est retiré de son visage, qui a pâli. Le faux-cul a frappé juste. Se débarrasser des bœufs : mon père doit ruminer le projet depuis des mois, peut-être même depuis l'achat de son premier tracteur. Fourguer les aubrac à un maquignon : quand jettera-t-il l'idée dans une discussion autour de la table de la cuisine ?

Je baisse les yeux, incapable de supporter une sorte de tremblement du regard du maître éleveur, aussi secoué que lui. Les deux fronts, à la frisure de feu roux, éclatant sous le choc du merlin, le coup de coutelas du saigneur à l'abattoir, ces images me ravagent la poitrine d'une brûlure terrible.

« Odette, un café qui nous réveillera ; Odette un petit coup de vin bouché, s'il en reste ; seulement de l'eau pour me désespérer la bouche, Rien, je t'assure ! » Maman tourbillonne, courant d'une soif à l'autre. Mais toute cette agitation, les exclamations, les premières embrassades des plus pressés, qui se défilent déjà, me sont indifférentes. Je devine que cette journée, qui n'aurait dû contenir que de l'émotion en mémoire d'Antonine Nouvel, se termine mal, en dépit des bonnes paroles d'affection familiale.

Certains invités jubilent en imaginant Odette, Frédéric Lagnac et Antoine Nouvel dans le silence pesant qui suivra leur départ, J'ai assez de jugement pour savoir cela. La neuvaine a mis à vif les rôles de chacun : grand-père en veuf solitaire, maman en cohéritière d'Antonine, papa en gendre impatient, avec ses rêves de belles mécaniques.

L'au revoir est bruyant ; antiques fourgonnettes invraisemblables, vrombissant à tout-va, breaks et jardinières de ceux qui n'ont pas accédé à l'automobile, deux ou trois tracteurs, un célibataire entêté à bicyclette.

L'au revoir est odoriférant : fragrance d'eau de Cologne et de transpiration, dans laquelle m'étouffent les grosses femmes qui me serrent contre leur poitrine généreuse. Elles m'étreignent fort, exagèrent leur affection, me bourrent de baisers sonores et de recommandations parce que je vais entrer en sixième. Je me laisse balloter, je suffoque dans les bouffées douceâtres de la chair pléthorique en m'obstinant à mes réflexions, dont certaines, trop graves pour un enfant de mon âge, me provoquent des élancements dans les tempes.

Aline m'a considéré sans comprendre pourquoi j'étais devenu soudain si irritable. Ce matin-là, nous ne nous sommes plus adressé la parole, mais la glace était rompue. Nous nous intéressions l'un à l'autre...

Ouvrage réalisé
par les éditions du Rouergue et le Studio Actes Sud



www.centrenationaldulivre.fr